

UN AUTRE CATHOLICISME AU TEMPS DES RÉFORMES ?

Claude d'Espence et la théologie humaniste à Paris au xvi^e siècle

Études, inédits et catalogue de ses éditions.

Pour répondre à ces questions, le projet de la maison
 a été conçu en collaboration avec des architectes et des
 artisans locaux. Le résultat est une maison moderne et
 fonctionnelle, qui respecte l'environnement et les traditions
 locales. Elle est conçue pour être durable et résistante
 aux intempéries. Le projet a été financé par le
 gouvernement et des investisseurs privés.

**MUSÉE DE
LA MAISON**

D'ÉRASME
 BREPOL'S

MUSÉE DE
LA MAISON

BREDOUS

Un autre catholicisme au temps des Réformes ?

Claude d'Espence et la théologie
humaniste à Paris au XVI^e siècle

Études originales, publications d'inédits,
catalogue de ses éditions anciennes.



Édition
Alain Tallon



MUSÉE DE
LA MAISON
D'ÉRASME

BREPOLS

2010

*Nugae humanisticae
sub signo Erasmi*

Sous la direction de Jean-François Gilmont et Alexandre Vanautgaerden.

- 1 Éditions, traductions et impressions des textes humanistes
Jean-François Gilmont & Alexandre Vanautgaerden (ed.), 2000.
- 2 Circuler et voyager ou les index à l'époque humaniste
Jean-François Gilmont & Alexandre Vanautgaerden (ed.), 2001.
- 3 Offrir un livre ou les dédicaces à l'époque humaniste
Jean-François Gilmont & Alexandre Vanautgaerden (ed.), 2003.
- 4 Le livre évangélique en France avant Calvin
Jean-François Gilmont & William Kemp (ed.), 2004.
- 5 Bibliotheca Lipsiana Bruxellensis
Renaud Adam & Marcus de Schepper (ed.), 2006.
- 6 La page de titre à l'époque humaniste
Jean-François Gilmont & Alexandre Vanautgaerden (ed.),
avec la collaboration de Françoise Deraedt, 2007.
- 7 Louise Katz, Guillaume Budé et la lecture, 2009.
- 8 Renaud Adam, Jean de Westphalie et Thierry Martens.
La découverte de la 'Logica vetus' (1474) et les débuts de l'imprimerie
dans les Pays-Bas méridionaux [avec fac-similé], 2009.
- 9 L'auteur à la Renaissance,
Rosanna Gorris Camos & Alexandre Vanautgaerden (ed.), 2009.
- 10 Les instruments de travail à l'époque humaniste
Jean-François Gilmont & Alexandre Vanautgaerden (ed.), 2010.
- 11 Passeurs de textes. Imprimeurs et libraires à l'âge de l'humanisme, 2009
 1. Thierry Martens et la figure de l'imprimeur humaniste (une nouvelle biographie), par Renaud Adam & Alexandre Vanautgaerden
 2. Imprimeurs, éditeurs et lecteurs humanistes dans les collections de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, Yann Sordet (ed.)

ISBN 978-2-503-53055-0

Dépôt légal D/2010/0095/42

© 2010, Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the publisher.

Sommaire

Alain TALLON	
Introduction	7
Marie BARRAL-BARON	
Claude d'Espence au miroir de l'Enchiridion d'Érasme	15
Julien FERRANT	
Claude d'Espence face au catholicisme intransigeant : réforme rénovatrice contre réforme consolidatrice	39
Alain DUBOIS	
Claude d'Espence et la figure du prince	99
Claude D'ESPENCE	
Institution d'un prince chrétien (1548)	123
Claude D'ESPENCE	
Quod Principem literae tum sacrae, tum humanae, deceant	147
Loris PETRIS	
Le théologien et le magistrat : Claude d'Espence et Michel de L'Hospital	191
Simone DE REYFF	
Entre commentaire biblique et prédication : les Homélie sur la Parole de l'Enfant prodigue	213
Guy BEDOUELLE	
Le traité de Claude d'Espence contre l'erreur vieil et renouvelé des Predestinez (1548)	227
Mario TURCHETTI	
Huguenotz, Papautz, Sacramentaires, Catholiques bons et mauvais : bataille de mots, guerre de factions.	239
Marc VENARD	
Claude d'Espence poète	267
Olivier PONCET	
Claude d'Espence, le notaire et la mort (1550-1572). Les héritages d'un aristocrate en Sorbonne	283
Alain DUBOIS	
Bibliographie des œuvres de Claude d'Espence	321
Bibliographie des ouvrages modernes	427
Index	441

Huguenotz, Papautz, Sacramentaires,
Catholiques bons et mauvais : bataille de
mots, guerre de factions. Une apologie de la
concorde par le « moyenneur » déclaré Claude
d'Espence en 1568

Mario TURCHETTI
(Université de Fribourg)



Sacramentarii, Zvingliani, Oecolampadiani, Martyriani, Buceriani, Farellistae, Calvinistae, Bezanitae, Boquini, Illyriciani, Osiandriani, Stancariani, Musculani, Justificatorii, Interimistae, Adaphoristae, Lutherosiandriani, Lutherozvingliani, Ubiquisti, Belliani, Heshusii, Melanchthonici, Pneumatici, Lutheropapistae, Valentiniistae, Servetiani, Svencfeldiani, Postelliani, Anabaptistae, etc.

¶ Encore une centaine de noms complètent cette liste pour former la « Table des sectes de notre siècle nées du pseudo-évangile de Luther », si on se réfère à l'une des nombreuses listes que les controversistes catholiques se plaisaient à rédiger. Celle que nous venons de citer inclut les sectes définies entre 1517 et 1568 par Willem van de Lindt (Guillelmus Lindanus Ruremondensis) dans l'un de ses nombreux ouvrages.

¶ C'est bien dans ces années, en 1568 plus précisément, que le théologien et controversiste Claude d'Espence¹ pose son regard désenchanté sur les discordes qui depuis un demi-siècle déchirent l'unité de la Respublica Christiana – « déchiré le manteau du Christ », avait dit Érasme en 1533 dans son *De sacrienda Ecclesiae concordia*. Il est frappé par les passions antagonistes qui alimentent autant de dissensions confessionnelles. En se détachant le premier de l'Église mère – écrit-il –, Luther a fondé une autre Église, à l'intérieur de laquelle d'autres courants confessionnels ont été à l'origine de multiples sectes, telles que celles des Flaciens (Matthias Flacius Illyricus), des Osiandristes (Osiander), des Philippistes (Philippe Melancthon), et tant d'autres. Peu de temps après, ce fut le tour de Zwingli, duquel sont issus moins de courants confessionnels; encore moins de Calvin, le troisième des grands Réformateurs, malgré des dissensions internes. Ce phénomène de division et subdivision est tout aussi tangible chez ceux qui étaient déjà considérés comme étant en marge, si ce n'est en dehors, de l'Église catholique, comme les Anabaptistes, qui se fragmentent en Baptistes, Mennonites (Menno Simons), « paedobaptistes, parabaptistes » (mots de d'Espence). Si, pour certains, ces manifestations au sein de la religion semblent être un signe notable de liberté, le spectacle des divisions n'en reste pas moins désolant pour qui, comme d'Espence, rêve d'un retour à l'unité « catholique », laquelle, force est de le constater, semble s'éloigner chaque jour davantage.

¶ À une époque où les diatribes, les polémiques, les disputes les plus acharnées foisonnent, et où l'antagonisme des factions se mesure au nombre des milliers de victimes sur les champs de bataille, il n'est que trop courant d'entendre des voix de part et d'autre déplorer cette situation aussi affligeante que sans issue, et dont la responsabilité est régu-

1. De M. Lutheri et aliorum sectariorum doctrinae varietate et discordia opuscula: quorum catalogum et auctorum nomina vide lector pagella sequenti. Item D. Wilhelmi Lindani Ruraemundensis episcopi grassantium passim haereseon tabulae, Coloniae, A. Birckmann, 1579. Cette liste est reprise, enrichie et commentée par son contemporain Gabriel Prateolus [Du Préau] Marcossius, *Elenchus haereticorum omnium, qui ab orbe condito, ad nostra usque tempora, veterumque et recentium Auctorum monumentis prodii sunt, vitas, sectas et dogmata*, Coloniae, A. Quentel, 1605, fol. d r.

2. Alain Dubois, « La place de la "religion" chez Claude d'Espence (1511-1571) », 2006, p. 47-71.

241

242

3. Discours du 13 décembre 1560, dans *Histoire ecclésiastique des Églises réformées au Royaume de France, 1883-1889*, p. 1466.

4. Étienne Pasquier, *Lettres historiques*, 1966, p. 83-84.

MARIO TURCHETTI

lièrement attribuée à l'adversaire. Le chancelier Michel de l'Hospital l'avait bien compris dès 1560, lorsqu'il déplorait les divisions au sein de la religion annonciatrices de maux pour l'État.

La division des langues ne fait la séparation des Royaumes; mais celle de la religion et des loix, qui d'un royaume en fait deux. De là sortit le vieil proverbe, Une foy, une loy, un roy, et est difficile que les hommes estans en diversité et contrariété se puissent contenir de venir aux armes. C'est folie d'espérer paix, repos et amitié entre les personnes qui sont de diverses religions; et n'y a opinion qui tant perfonde dedans le cuer des hommes, que l'opinion de religion, ni qui tant les separe les uns des autres.³

¶ La remarque sur cette idée d'une relation directe et, dirait-on, inévitable entre la dissension religieuse et la consécutive dissension civile, même armée (« venir aux armes »), était assez partagée parmi les observateurs politiques les plus attentifs, comme le parlementaire Estienne Pasquier qui, quelques mois plus tard, à la nouvelle de l'enregistrement de l'édit de janvier 1562 par le Parlement de Paris – survenu le 6 mars seulement – fait part à un ami d'une considération tout à fait semblable.

Ceux ordinairement qui pensent bien discourir sur le fait d'une republique, sont d'avis que tout ainsi que le fondement general d'icelle depend principalement de l'establisement de la Religion, par la crainte et reverence de laquelle tout sujet est autant et plus retenu, que par la presence du Prince; aussi qu'il faut sur routes choses que le magistrat empesche, ou mutation de Religion, ou diversité sous un mesme Estat; comme ainsi soit que cela apporte partialitez et discordes intestines, qui se tournent en guerres civiles, lesquelles apportent les fins et periodes des republiques.⁴

¶ Les « partialitez et discordes » en matière de religion entraînent des guerres civiles qui mettent en danger la survie même d'un État (« fins et periodes des Républiques »). Telles sont les réflexions graves des hommes sages qui prévoient le pire, sans pouvoir le prévenir. Mais sur les places et dans les lieux de culte, mêlés aux prêches édifiants et aux sermons pieux, on pouvait entendre des vociférations, des voix criardes: invectives ici, là, imprécations. Parmi ces discordances, auxquelles il était difficile d'échapper par l'ouïe et qui revenaient sans cesse sous les yeux, dans d'innombrables libelles diffamatoires, le message d'individus modérés était rare. À côté de personnes comme l'Hospital, homme d'État, et de Pasquier, avocat du roi, il y en a

d'autres, moins officielles, qui ne sont pas sur le devant de la scène, mais qui participent également à la vie de la Cité. Claude d'Espence est de ceux-là, prêcheur au contact du peuple, théologien de la Sorbonne, mais moins « sorboniste » qu'on ne le croit. L'attitude et les idées de Claude d'Espence sont particulièrement dignes d'attention, car elles représentent la position de ceux qui, tout en étant impliqués dans un projet de réconciliation à la fois nationale et religieuse, voudraient s'élever au-dessus des partis, afin de persuader les papistes de se réformer et les huguenots de se rapprocher d'eux. Ces partisans d'une voie moyenne, on les appelait « moyenneurs », d'un mot que Calvin a décrié, mais que d'Espence tient à réhabiliter. Il est important de comprendre la position confessionnelle et politique des moyenneurs, si nous voulons être à même d'en apprécier d'une manière pondérée les considérations sur la fragmentation du *Corpus Christianum* et sur la manière de le reconstituer. Ce sont les points fondamentaux sur lesquels ils ont édifié leur théorie de la concorde.

LES « MOYENNEURS » ET L'ESPOIR D'UNE « PAIX CATHOLIQUE »

¶ Le terme de moyenneur, dérivé du latin *Mediator*, occupe une place des plus respectables dans la théologie de la tradition chrétienne, car il désigne la figure de Jésus-Christ, qui joue le rôle central entre le Père et les fidèles. Calvin lui consacre une attention particulière dans son *Institution de la religion chrétienne*, en décrivant ce rôle du Fils par des métaphores suggestives.

Parquoy l'Escriture le [Jésus-Christ] nous presente singulierement, elle nous envoie à luy, et veut qu'en luy nous nous arrestions. Il est, dit saint Ambroise, nostre bouche, par laquelle nous parlons au Pere: nostre oeil, par lequel nous voyons le Pere: nostre main dextre, par laquelle nous nous offrons au Pere: sans lequel moyenneur il n'y a nulle approche avec Dieu, ny à nous, ny à tous les saints⁵.

¶ Mais, à côté de cette image céleste du Moyenneur, Calvin forge une autre figure de moyenneur, plus terrienne et même difforme à certains égards. En 1549, pour la première fois, il en esquisse une dans *La vraie façon de réformer l'Eglise Chrestienne et appointer les differens qui sont en icelle*. Nous sommes au lendemain de la publication de l'*Interim d'Ausbourg* de 1548, par lequel l'empereur Charles-Quint essayait de proposer une forme de concorde confessionnelle en vue d'un apaisement des conflits religieux dans le Saint Empire. Calvin saisit l'occasion de décrier « ces jolis moyen-

5. Jean Calvin, *Institution*, 3.20, 21; CO 4.400. Alors qu'il utilise le terme médiateur presque cinquante fois, il n'emploiera le mot moyenneur qu'une seconde fois, au pluriel, pour désigner ceux qu'il appelle en latin les *pacificatores*; *Institution*, 4.12, 25; CO 4.847.

243

244

6. Jean Calvin, *La vraie façon*, dans *Recueil des opuscules de J. Calvin*, Genève, B. Pinereul, 1566, p. 1042 (tr. de la *Ecclesiae Reformadae ratio*, CO vol. 7); voir pour l'ensemble du problème et pour les détails bibliographiques, Mario Turchetti, *Concordia o tolleranza?* F. Bauduin et i *Moyenneurs*, 1984, p. 332.

7. Guisius Cardinalis « Rathsclag in Religionssachen », dans *Concilium Tridentinum*, t. 13, 1938, p. 464-473.

8. Dans le *Recueil des opuscules de Calvin*, op. cit., p. 1885-1915 (tr. de la *Responsio ad Versipellem quandam mediatorem*, CO 9.529-560).

9. Voir le chapitre haut en couleurs que lui consacre Pierre Viret, *L'Interim fait par dialogues*, Lyon, Claude Senneton, 1565.

neurs», « bons moyenneurs », qui proposent une « condition de paix, qui meslent la varité de Dieu avec les resveries des hommes », qui « meslent la clarté avec les tenebres », dans le but de semer la confusion dans les matières plus sacrées, comme les doctrines du serf arbitre, de la justification, de l'autorité de l'Eglise, des sacrements, de la confession, du baptême.⁶ L'auteur reviendra sur la question en 1555, pour commenter et critiquer le bien-fondé de la paix d'Ausbourg. Quelques années plus tard, en 1561, des circonstances semblables font espérer une réconciliation confessionnelle en France. L'annonce de la tenue d'un colloque interconfessionnel à Poissy éveille l'intérêt – et, chez certains, également des préoccupations –, des responsables de l'État et des Eglises. Les divers préparatifs, certaines publications, inquiètent les réformés, surtout lorsqu'il s'agit de leur « ennemi » le plus redoutable, le cardinal de Lorraine, qui publie un *Memorandum*,⁷ rédigé en bonne partie avec le concours de Claude d'Espence. Mais le texte qui fait littéralement éclater la colère de Calvin, c'est le *De officio pii viri*, « Le devoir de l'homme pieux », que le juriste François Bauduin apporte, encore à l'état de manuscrit, au Colloque de Poissy, déjà avancé, vers la fin septembre. Calvin, ignorant que l'auteur en est Georg Cassander, attribue la paternité du texte à Bauduin, son ancien disciple et secrétaire, à l'égard duquel il nourrit une méfiance radicale. L'image du moyenneur devient alors celle de « l'ennemi domestique », « ne chair ne poisson », du « bon Reformateur » « comme desguisé », du « mauvais dialecticien », de « l'imposteur », du « beau jaseur » qui « par paroles entortillées comme des nioles esbluit les yeux des personnes ». Les descriptions de ce moyenneur sont ciselées avec une minutie d'orfèvre dans un pamphlet qui connut un grand succès, et dont le titre est éloquent: *Response à un cauteleux et rusé moyenneur, qui sous couleur d'apaiser les troubles touchant le fait de la Religion, a tenté tous les moyens d'empescher et rompre le cours de l'Evangile par la France*.⁸

¶ À partir de ce moment, la figure du moyenneur, identifiée à celle du caméléon et de l'apostat, devenait une offense lourde à supporter, au moins de la part des réformés qui l'avaient désormais immortalisée.⁹ De la part des catholiques, personne ne songe à redorer ce rôle à l'exception de Claude d'Espence, dont il faut apprécier la détermination et le courage, celui d'entreprendre une lutte à contre-courant pour son idéal de concorde.

¶ Essayons donc de comprendre quelle est l'identité du moyenneur, tant sous l'aspect religieux que sous l'aspect politique, particulièrement selon d'Espence, car il est peut-être le seul à avoir le courage de se définir comme tel et, de surcroît, d'en être fier. Les neutres, c'est notoire, ont toujours été l'objet de vitupérations, spécialement en période

de conflits civils internes, ou de guerres à l'extérieur. Célèbre est la loi de Solon¹⁰ qui défend, sous peine de mort, à tout citoyen de rester neutre en période de dissensions publiques; jugée par d'Espence «loy admirable, ou plustost tresinepte, et laquelle defaillit avec son auteur, mesmes jamais ne commença avec luy»,¹¹ car Solon fut le premier à ne pas la respecter, en voulant imposer sa médiation aux factions d'Athènes. C'est différent quand il s'agit de la fermeté dans la foi, que l'Évangile recommande tant lorsqu'il enjoint de choisir entre le Christ et le Malin: «Qui n'est avec moy est contre moy, dict nostre Seigneur non moins clairement que brefvement» (Mt 12, 30; Lc 11, 23).¹² En ce sens, c'est à juste titre qu'Épiphane condamne les Sampsiens [Sampséens, aussi appelés Hélicques, Ebionistes ou Elcéséens], qui prétendent rester au milieu, entre les uns et les autres: «non Chrestiens, non Juifs, non Gentils». Et voulant «simplement estre moyens, devindrent rien. Ou quelles estoient ces sottes femmelettes, desquelles escrit nostre saint Irenée, que doubtables entre deux, leur advint selon le commun proverbe, qu'elles ne se trouverent ny dehors ny dedans [...] Bref, n'estoient ny chair ny poisson».¹³ L'ironie caustique de d'Espence à l'encontre de ces croyants «moyens» nous en dit long sur son idée de l'identité religieuse des moyenneurs qui, à la différence de ces «moyens», se doivent d'être fermes dans leur foi, tout en s'efforçant de ramener les dissidents. C'est une précision que l'auteur met en évidence pour répondre à ceux qui, de part et d'autre, accusent les moyenneurs d'être des «malsentans de la foi»; d'être vacillants dans leur doctrine; de se prêter au rôle de médiateurs en quête d'accommodements doctrinaux, parce qu'ils seraient eux-mêmes dépourvus d'un *credo* personnel assuré.

¶ Il en va autrement du rôle civil des moyenneurs, lorsqu'ils cherchent à concilier les parties adverses, à trouver une voie moyenne d'entente. Dans cette tentative, leur compétence en matière de doctrine doit s'harmoniser avec l'art de la diplomatie. Et il n'y a pas de mal à cela, car en vérité ils agissent dans le but de rendre service à la Cité. Dans l'histoire, on trouve des exemples illustrant cette attitude, tel «César exhortant Cicéron, [qui] comme bon citoyen et paisible n'ad'hera à l'un ny à l'autre. Car ce n'est moins le fait d'un bon orateur, se taire quand il en est temps, que de prudent et advisé, parler en temps et lieu. Lequel conseil aussi Caesar estant le maistre, Cicéron commença de suyvre, et n'ayant credit en la republique, se remit à ses estudes, dont mieux luy en eut pris, s'il n'eut reporté son loisir philosophique aux negoces publiques». Platon déjà avait fait de même en conseillant à «tant chascun s'efforcer en la republique, et non plus qu'il en peut prouver à ses citoyens, ne faire violence à la patrie non plus qu'à pere et mere».¹⁴

10. Plutarque, Solon, 20, cité et commenté par Numa Denis Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, Paris, 1881, p. 267; cf. Bodin, *République*, IV, 7 in fine: «C'est pourquoy Solon publia une loy, sur le fait des troubles et seditions civiles, qui toutesfois semble à plusieurs injuste: c'est à sçavoir, que chacun eust à prendre l'un, ou l'autre parti, et qu'il ne fust licite à personne d'estre neutre».

11. Apologie contenant ample discours, exposition, response & deffence de deux Conferences avec les Ministres extraordinaires de la Religion pretendue reformee en ce Royaume. Par M. Claude d'Espence, Theologien en l'Université de Paris, Paris, Nicolas Chesneau, 1568, p. 33.

12. Ibid.

13. Ibid., p. 35; Épiphane, *Hérésies*, 53, 1, 4; cf. l'art. de G. Bardy dans *Dictionnaire de Théologie Catholique*, t. 14, col. 1061.

14. D'Espence, *Apologie*, p. 34; références à Cicéron, *Lettres familières*, 9, 9; Platon, *Lettres*, 5 et 7.

245

246

15. Il se réfère aux catholiques et aux luthériens, à Beda et à Luther, cf. sources et commentaires dans Augustin Renaudet, *Études érasmiennes*, 1521-1529, 1939, ch. V-VI.

16. Cf. Turchetti, *Concordia o tolleranza*?, ch. VIII.

17. D'Espence, *Apologie*, p. 30-31; cité par Turchetti, *Concordia o tolleranza*?, p. 281.

18. D'Espence, *Apologie*, p. 7-8; cité par Turchetti, *Concordia o tolleranza*?, p. 281; cité par Dubois, «La place de la 'religion'...», p. 57-58.

¶ Étrange destin que celui des moyenneurs, désignés aussi comme *moderati* et *pacificatores*, *aequi* et *moderati homines*, qui sont malmenés et reçoivent des coups des deux partis opposés, qu'ils sont censés réconcilier. Quelques décennies auparavant, Érasme en avait déjà souffert.¹⁵ À présent, c'est au tour des Cassander, des Bauduin et d'autres encore.¹⁶ Et d'Espence de le constater avec amertume:

Car des deux costez nulz sont pirement venuz ou moins humainement receuz, que ceux qui traictent ou pensent de concilier les parties, qui prient les choses appartenantes à la paix de Hierusalem, qui pour leurs freres et prochains parlent de la paix d'icelle, et qui à ceux qui en sont encore loin, envoient ambassades, et demandent les conditions de la paix. C'est merveille combien peu par les Evangeliques Evangeliquement, par les Ecclesiastiques non plus ecclesiastiquement tels sont traictez.¹⁷

¶ Si l'on comprend que le fait d'être «neutre» ne veut pas dire être indéterminé, ni hésitant dans la foi, mais rester disponible à l'écoute et à l'écoute face aux exigences des parties antagonistes, on peut convenir que le rôle du moyenneur est moins à dénigrer qu'à estimer. D'une injure, d'Espence fait un titre de gloire, en comparant le moyenneur à rien de moins qu'à la figure du Christ.

Quoy donc? Moyenneur, s'il plaît à Dieu, car ainsi a il pleu à un mien amy m'appeler, escrire, imprimer. Injure, s'il ne le pense, honorifique, tiltre d'honneur et non d'outrage [...] Car qui est-ce qui ne voudroit ou vouloir devroit, comme en imitant nostre souverain moyenneur Jesus Christ, pou sa petite part et mesure de la grace à luy de par Dieu departie, au peril ou perte mesme de son corps, de son sang, de sa vie, moyenner entre parties, sectes et factions si divisée?¹⁸

¶ Une précision importante s'impose à propos de la faculté de jugement que le moyenneur se doit d'exercer concernant les opinions qu'il estimerait erronées, et qu'il ne doit pas manquer de réfuter d'où qu'elles proviennent.

Pas ne s'ensuit pourtant qu'on vousist [voulût] approuver les erreurs d'une part, non plus que les abus de l'autre, mais sans avoir esgard de quel costé on est, indifferement reprouver le mal, de quelque part qu'il soit.

¶ De précision en précision, d'Espence dessine le profil d'une personne qui, tout en se voulant conciliatrice et compréhensive, ne fait pas moins montre d'un caractère rigoureux au moment d'évaluer les exigences des parties, qui peuvent consister en des prétentions insoutenables et même préju-

diciables pour l'accord espéré. Là aussi Érasme est invoqué comme une autorité: n'avait-il pas déploré l'obstination des catholiques à ne rien vouloir réformer (*nihil patiuntur innovari*), et celle des protestants à ne rien vouloir accorder (*nihil sinunt relinqui*)? «Advenu, dict-il (Érasme), que les uns ne permettans du tout ou souffrans rien innover, les autres ne voulans rien laisser, s'est eslevée une tempeste quasi impossible d'appaier, et tirans de costé et d'autre le cordeau de contention, icluy rompu, sont ça et là tombez à la renverse».¹⁹ Ce phénomène se produit aussi à l'intérieur des partis eux-mêmes, chez les protestants comme chez les catholiques. Quant aux luthériens, d'Espence rappelle la lutte des «Flaciens», disciples de Flacius Illyricus, contre les «Melancthonien» à propos de la controverse «Adiaphoristique» concernant les choses indifférentes pour la foi, comme certaines cérémonies ou l'habit ecclésiastique.

Lequel habit les premiers, comme moderez et moyenners Lutheriens estoient bien contens de retenir et continuer où il n'avoit esté laissé, et reprendre où il avoit esté discontinué. Les seconds, rudes et roides, purs et outrez Lutheriens, vouloient au contraire plustost laisser leur tant cher presche et ministere, avec leurs Eglises et troupeaux, plustost resister à leur souverain Prince et magistrat Charles V. Empereur, soustenir la guerre civile avec ses appendices, comme desgats d'Eglises et de pays, dissipation des escholes et lettres et arts, eversion de discipline, meurtre de citoyens, sacs de citez, forcement de femmes, feus aux villes et aux champs.

¶ D'Espence établit ici le lien immédiat et tragique entre la lutte confessionnelle et la guerre civile, lien qui fait davantage ressortir l'importance vitale du rôle des pacificateurs: les écouter et les suivre dans leur projet servira à éviter les «appendices» de la guerre: massacre de civils, ruine de villes et de campagnes.

¶ Parmi les catholiques, on trouve des «gens de zele si oultrés et indiscrets» qui, pour soutenir et imposer leurs idées, sont prêts à tout: «de pareils ou semblables avis je ne puis par tout excuser les nostres». Prenons le cas du célibat sacerdotal et monastique, tel que le soutiennent «aucuns doctes personnages», écrit l'auteur avec une claire allusion à Johan Eck et Albert Pighius (mentionnés dans la marge).

L'obligation des vœux de Continence, soit de zele d'icelle, et d'horreur de ceux que l'enfrainent, ou de vouloir maintenir ce qu'ils ont une fois dict ou escrit, adjoustent que moins peche le clerc ou moine qui paillard, que qui se marie, pir est de tels le mariage, que le concubinage. Or sçai-je bien en quel sens tels paradoxes sont vrais, ou peuvent estre verifiez.²⁰

19. D'Espence, *Apologie*, p. 9; d'après une idée qui revient plus d'une fois dans le *De ecclesiae concordia* d'Érasme, défini comme «un excellent personnage de ce siècle».

20. D'Espence, *Apologie*, p. 11-12.

21. D'Espence, *Apologie*, p. 39-40. Sur les phases de cette activité «conciliariste» de d'Espence et sur ses relations avec les prélats catholiques, voir le récit passionnant et riche d'Alain Tallon, *La France et le Concile de Trente* (1518-1563), 1997, p. 130, 301, 460.

22. D'Espence, *Apologie*, p. 144.

¶ Ce souci de maintenir une égale distance entre les deux parties, que d'Espence tient à faire remarquer, est censé rassurer le lecteur sur l'équilibre et la modération dont l'auteur va user dans l'exposé de ses arguments. Et pour montrer que ce n'est pas simplement une bonne intention ou une promesse qu'il ne s'engagerait à tenir qu'en théorie, il fournit des preuves concrètes, tirées de sa propre vie, qui sont là pour attester son œuvre de moyenneur, telle qu'elle a été appréciée par des rois de France et des prélats. En quelques lignes, d'Espence raconte sa première intervention en 1544 au colloque de Melun, auquel il participa à l'invitation de François^{1er}, ayant l'honneur de prendre la parole le premier, bien qu'étant le plus jeune parmi les «tresgraves et ensemble tresdoctes theologiens nommez par sa majesté». La deuxième expérience remonte à 1547, lorsque le roi Henri II, à peine monté sur le trône, l'envoya au concile de Bologne. Troisième expérience en 1555: «Et quelques ans [plus tard], comme je fus prest de rendre raison de ma foy, estant à Romme il pleut au P. S. Paul pape IIII m'ouyr touchans prou [beaucoup] d'autres choses, voire lors qu'il faisoit bien son compte de m'y retenir en tel party, qu'onques je n'eusse songé. Je ne feins rien. Car que gagnerois-je à feindre?». Quatrième occasion en 1561. «Mandé au colloque de Poissy, non moins appresté que devant, des controverses du jourd'huy, rien n'en celer de ce que Dieu m'en a appris, aux reverendz pasteurs et docteurs de noz eglises Françaises, mes treshonorez Peres et freres avec leur bonne grace et permission, et de pareille liberté, qu'en mon reng et ordre je leur proposay qu'il me sembloit touchant la reformation des Esvesques, clercz et Monasteres».²¹

¶ Voici donc un moyenneur de toute confiance, qui n'a pas hésité à parler de réformation de la discipline ecclésiastique aux prélats, avec autant de respect que de franchise. De l'autre côté, pensant également aux lecteurs réformés français, d'Espence manifeste autant de respect que de franchise à l'égard de Jean Calvin et de Théodore de Bèze. Ainsi, il rapporte dans les termes les plus élogieux la conversation qu'il eut avec le premier en 1547 à Genève, où il s'était arrêté pour voir le rencontrer à son retour de Bologne.²² Quant au second, bien que faisant de nombreuses allusions à leurs désaccords pendant le colloque de Poissy et le «petit colloque» de Saint-Germain-en-Laye, d'Espence ne manque pas de faire son éloge en des termes qui sont pour le moins rares sous la plume d'un catholique.

Je ferai donc ici fin de la defence et preuve des propos que j'eus avec M. Theodore de Besze, non moins marri et desplaisant de n'avoir peu ny encore pouvoir convenir avec luy, que franchement il confessa à Monsieur le Reverendissime Cardinal de Lorraine, luy desplaire que de part et d'autre on ne se pouvoit mieux accorder de ceste

controverse sacramentaire. Bien marri, dis-je, de ne pouvoir convenir avec luy, pour les bons partis, comme es langues Latine et Grecque, lettres humaines, bien parler, bien escrire Poësie Latine et François, etc. Où je le voy avoir esté institué dès sa jeunesse, et telz dons de nature et grace, que je ne laisse d'estimer en autrui, our ne les recognoistre en moy.²³

¶ D'Espence n'aurait pu mieux prédisposer les lecteurs réformés et catholiques à entendre sans parti pris ses remarques sur « les noms aujourd'hui usitez pour entreconnoistre les sectes, spécialement du nom Catholique » ; sujet qui constitue le quatrième chapitre du livre IX de son Apologie.

SOBRIQUETS, APPELLATIONS, INJURES.

¶ Sachant à quel point les mots peuvent être plus blessants que les flèches, d'Espence prend ses précautions en abordant ce sujet, sans prétendre, dit-il, « autre chose que simplement narrer la chose comme je l'ay trouvé aller, en allegant fidelement mes tesmoins [...] selon qu'ès enseignemens d'escrire histoire, Lucien entre les autres veult que cil qui l'escriit, designe les choses chascunes de leur nom, sans fard ou ambages, et ne me souvient ne autre escrit mien qu'au present en avoir usé ». Mais, dans une telle matière, il est inévitable d'employer des termes qui sont déplaisants pour ceux des lecteurs qui se sentent concernés, même si les auteurs et les historiens de leur parti les emploient selon un usage qui s'est désormais imposé. Prenons des historiens protestants comme Jean Sleidan et Johan Caspar Lavather, dont les livres sont pleins « en chaque page » de « Lutheriens, Zwingliens, Sacramentaires, ores qu'on voye bien à leur style, desquels ils sont, et de quelle secte ou part ». D'Espence s'est déjà presque excusé d'employer ce terme de « Sacramentaire », « au sens duquel – dit-il – aussi je l'ay trouvé bien autant usé qu'usité ». Il s'excuse encore lorsqu'il emploie les termes « secte ou part. Ce que j'ay tant hay, d'user dis-je, de termes si odieux, tant irritans, injurieux, que j'ay plus souvent usé de ce mot partie, que de ce mot adversaire.²⁴

¶ Le lecteur de nos jours appréciera une différence de connotation, pour ainsi dire, dans le vocabulaire du ^{xvi}^e siècle : il sera plus sensible au mot secte, qui est de nos jours péjoratif, ce qui ne semble pas être le cas au ^{xvi}^e siècle, alors que les appellations « Luthériens », « Zwingliens », « Calvinistes » et autres, auxquels le lecteur est habitué et qu'il considère comme des noms anodins, étaient offensants à l'époque, au moins au début. Ce décalage entre les deux lectures, à une distance de quatre siècles, est à retenir pour bien pénétrer la subtilité des précautions de d'Espence.

23. *Ibid.*, p. 582. D'Espence s'était lui-même mesuré à l'art poétique, sans pourtant obtenir le même succès que son collègue.

24. *Ibid.*, p. 695 : « Et encore est-ce abus, car proprement partie n'est qui laisse le tout, ny membre, qui precis est ou se precid du corps, comme dit saint Augustin, *partem tenentes, totum amittentes*. Et, *haeserunt in parte, totum amiserunt* (In psalmis 56 et 98). Et qui ne desire et souhaite l'union et reunion des membres et parties tant demeurez que separez avec ce tout et corps mystique qu'on appelle l'Eglise ? »

249

25. Cf. Henri Naef, « Huguenot ou le procès d'un mot », 1950, p. 208-227 ; Pierre Bourguet, *Huguenots, le sobriquet mystérieux* 1959.

250

26. D'Espence, *Apologie*, p. 696.

MARIO TURCHETTI

¶ L'auteur déclare avoir soigneusement évité l'emploi de termes déplaisants, aussi bien dans ses écrits que dans ses sermons, quoique l'usage s'en répande : « Je ne voudrais par jeu ou à bon escient appeler homme papault, papegault, Huguenot,²⁵ termes aujourd'hui non moins communs que ridicules, et nonobstant quasi nécessaires en ce temps, estant ainsi nostre pauvre Eglise Gallicane en soy divisée ».

CATHOLIQUES, ÉVANGÉLIQUES ET CHRÉTIENS.

¶ Comment s'orienter entre tant de divisions confessionnelles ? D'Espence voudrait différencier les catholiques des autres chrétiens et, pour commencer, décide d'appeler « les uns Catholiques, les autres Evangeliques ». Mais une difficulté se présente aussitôt à cause de la synonymie des deux termes, « ores que je sçache bien qu'ainsi distinguer les parties, c'est encore aussi abuser des termes, car l'un vault l'autre, et qui est l'un, est l'autre, et qui n'est point l'un, n'est pas l'autre ». Il est vrai que pour les catholiques ce sont les autres qui sont hérétiques ; mais il est tout aussi vrai que « ceux qui leur sont hérétiques, chez soy ne le sont, ains tant s'estiment Catholiques, qu'ils nous diffament du tiltre d'heresie ».²⁶ Il est curieux que chacun semble se réclamer du titre de catholique, « de sorte que tous et chascun de part et d'autre plaide et combat pour se maintenir en sa possession, dient ils, de l'Eglise Catholique ». Pour mieux dire, « chascun prend et ravit pour soy le Catholicisme ». Et ce n'est pas étonnant, si nous pensons – avec l'auteur – que ceux qui ont quitté l'Eglise mère, tiennent à s'appeler « évangeliques ». D'Espence donne l'exemple d'Heinrich Bullinger qui, en 1552, demande « non pas aux Catholiques Romains, mais aux Protestans Alemans, qui au contraire se maintiennent des premiers Evangeliques de ce temps, si son Eglise de Zurich et les autres de Suisse à elle adherentes, sont ou Evangeliques ou Catholiques ». Chose étrange, remarque d'Espence, car on sait avec quelle ardeur « l'Apostre des uns [Luther] excommunia l'apostre [Zwingli] des autres avec tous ses adherens ». Qui sont les catholiques donc, et où sont les évangeliques ? On devrait, en fait, se demander « qui a jetté cette pomme de discorde [...] ou ouvert la bouette de cette Pandore, dont sont sortis tant de maux en ce monde en ces derniers et perilleux jours ». Pour répondre à cette question, d'Espence consulte l'épître que Pacien, évêque de Barcelone au ^{iv}^e siècle, avait écrite à son ami Sympronien concernant *De catholico nomine*. Ce qui lui donne l'occasion de développer des remarques sur cette appellation. La première remarque est que ce nom n'est pas dérivé d'une personne ou d'un groupe ou d'une région, comme ce fut le cas pour les Marcionistes de Marcion, les Novatiens de Novatus, les Apollinariens de Sidoine Apollinaire, les Valentiniens de

Valentin, ou encore les Cataphrygiens de Phrygie. D'Espence se souvient que dans les années 1540, à Anvers, on parlait des Martinistes et des Calvinistes, alors qu'à Lyon on parlait des Calvinistes et Alemanistes. Voici la phrase poignante de Pacien, que d'Espence fait sienne :

Toutesfois, frere, ne t'eschauffe, mon nom est Chrestien, mais mon surnom est Catholique. Le premier me nomme, le second me monstre : de l'un je suis prouvé, de l'autre je suis signifié. Et si finalement faut rendre la raison de ce vocable Catholique, et le rendre du grec, et interpreter en latin Catholique signifie par tout un, ou comme les plus doctes pensent, obeissance de tous, à sçavoir mandemens et commandemens de Dieu.²⁷

¶ Cette assimilation de « catholique » à « obéissant », épithètes eux-mêmes enrichies de l'adjectif « chrétien »,²⁸ semble être tirée des Évangiles (2 Cr 5 et Rm 5) ; d'Espence argue que « celui donc qui est Catholique, lui mesme est obeissant : et qui est obeissant, aussi est il Chrestien, et ainsi Catholique est le Chrestien ». Passant du sens théologique à l'étymologie, l'auteur recourt à Augustin, qui reprochait à Pétilien, évêque donatiste, de s'être « retiré en une partie », et donc de ne pas pouvoir prétendre à « tenir la Catholique ». Et Augustin d'ajouter avec modestie : « j'entens bien peu en la langue Grecque, et quasi rien, mais si me puis-je sans honte dire sçavoir, Holon n'estre ou ne signifier un, mais tout, καθολον, dont la Catholique a prins le nom, signifier selon le tout, disant le Seigneur à ses Apostres, "Vous me serez tesmoins en Hierusalem, et en toute la Judée et Samarie, jusques en toute la terre" (Lc 24). Voylà dont est nommée la Catholique ». C'est encore Augustin qui expliquait à Pétilien que la question de savoir où est l'Église catholique, « chez nous » ou « chez vous », se réduit à dire que l'Église « sans doute est une, que noz majeurs ont nommée Catholique, pour monstre par ce nom qu'elle est par tout. Secundum totum, καθ'ολον, graece dicitur. Et qu'a icelle espandue par tout le monde l'écriture divine porte tesmoignage, à laquelle les Catholiques et non les Donatistes communient, dont à bon droit Catholiques ilz sont, et ainsi nommez ».²⁹

¶ La réponse des donatistes n'est pas dépourvue d'intérêt sur le plan théologique : en effet, « les Donatistes repondirent, "Ce nom Catholique n'estre imposé ou institué de l'université des gens, mais de la plenitude des sacremens" ».³⁰

libri sex adversus Parmenianum ; en 1566, une œuvre originale, *Historia Carthaginiensis collationis sive disputationis de ecclesia, olim habitae inter Catholicos et Donatistas. Ex rerum ecclesiasticarum commentariis Francisci Balduini*, Paris, Claude Fremy ; en 1569, une histoire (que d'Espence ne peut pas encore connaître) des Vandales avec une seconde édition de l'œuvre d'Optat, *Delibatio Africanae historiae ecclesiasticae sive Optati Milevitani libri VII...* Victoris Uticensis libri III de persecutione Vandalica in Africa,

27. Ibid., p. 700. PL 13.1051-1058.

28. Cf. Roberto Paribeni, « Sull'origine del nome Cristiano », 1913, p. 37-41 ; Baruch Lifshitz, « L'origine du nom chrétien », 1962, p. 66-70.

29. D'Espence, *Apologie*, p. 703-704 – La critique moderne, selon Marc Lods (« À propos du premier emploi du mot "Catholique" », 1971, p. 246-252), tient compte de la portée « cosmique » du message chrétien, tel qu'il est rapporté par les apôtres, dans le sens que l'évangile doit être prêché au monde entier (en holé tē oikouménē, Mt 24, 14) : Allez dans le monde entier (eis ton kosmon panta) et prêchez l'évangile à toute la création » (Mc 16, 15). Cependant, il semble notoire que le mot catholique n'est ni biblique ni évangélique, car il apparaît au début du II^e siècle chez Ignace d'Antioche et un peu plus tard dans le « Martyre de Polycarpe », évêque de Smyrne.

30. D'Espence, *Apologie*, p. 704.

31. Augustin, *Breviculus collationis*, diet. 3. c. 2. – Lorsque d'Espence écrit son *Apologie*, une redoutable controverse était déjà en cours entre F. Bauduin et les calvinistes, par lui comparés aux donatistes. Suite à la publication de divers ouvrages : en 1563, l'édition d'Optat de Milève, *De schismate Donatistarum*

cum annotationibus ex Fr. Balduini Commentariis, rerum Ecclesiasticarum, Paris, Claude Fremy. Sur cette controverse, voir Turchetti, *Concordia o tolleranza?*, ch. 13.

32. D'Espence, *Apologie*, p. 709 ; en marge : Aug., *Quaest. Ex Matth. Cap. II* (*Quaestiones in evangelium secundum Mattheum* I, 38 et 45).

33. D'Espence, *Apologie*, p. 709-710. La métaphore de la paille, par rapport au bon grain est fréquente dans l'Évangile (Mt 3, 12) et chez les prêcheurs. Calvin lui aussi en fait usage dans son *Institution* sept fois environ, dont quatre dans le ch. I du quatrième livre, « De la vraie Eglise, avec laquelle nous devons garder union, pource qu'elle est mere de tous les fideles », CO 4.564, 581, 585, 589. Au § 2 de ce même chapitre, Calvin explique le sens du terme catholique, qu'il convient ici de rappeler : « Parquoy il nous faut icy regarder à l'élection de Dieu, et aussi à sa vocation intérieure, par laquelle il attire à soy ses esleus : pource que luy seul cognoist qui sont les siens, et les tient ferme sous son cachet (2 Tim. 2, 19), comme dit saint Paul, sinon qu'il les fait porter ses enseignes, par lesquelles ils peuvent estre discernés d'avec les reprouvés. Mais pource qu'ils ne sont qu'une poignée de gens, voire contemptibles, meslez parmi grande multitude, et sont cachez comme un peu de grain sous un grand amas de paille en l'aire, il nous faut laisser à Dieu seul ce privilege de cognoistre son Eglise, de laquelle le fondement est son election éternelle. Et de fait, ce ne seroit point assez de concevoir en nostre cerveau que Dieu a ses esleus, si nous ne comprenons quant et quant une telle unité de l'Eglise, en laquelle nous soyons persuadés estre vraiment entez. Car si nous ne sommes alliez avec tous les autres membres sous le chef commun, qui est Jesus Christ, nous ne pouvons avoir nulle esperance de l'heritage à venir. Parquoy elle est nommée Catholique ou universelle : pource qu'on n'en sauroit faire deux ny trois sans descirer Jesus Christ, entant qu'en nous seroit. Mesmes les esleus de Dieu sont tellement conjoints en Jesus Christ, que comme ils dependent tous d'un chef, aussi sont ils faits un mesme corps : voire avec telle liaison

¶ Cette définition essentiellement théologique de l'« être catholique » mérite une explication et un développement. D'Espence y dédie quatre pages en s'appuyant sur une argumentation qui, pour n'être pas originale, n'en demeure pas moins révélatrice d'une faculté de jugement pénétrante.

CATHOLIQUES BONS, CATHOLIQUES MAUVAIS.

¶ Il établit d'emblée la différence existant entre les catholiques d'une part, qu'ils soient bons ou mauvais, et les hérétiques et les schismatiques d'autre part.

Entre les Catholiques, mesmes mauvais, et les heretiques il y a cette difference : que les heretiques croient choses fausses, les Catholiques croient choses vraies, ne vivent comme ilz croient. On trouvera aussi que les Schismatiques different des heretiques en ce que non pas la diversité de la foy, mais la société de la communion rompue fait les Schismatiques.³²

¶ L'enseignement de saint Augustin, sous-jacent à ces lignes, semble guider l'auteur également dans les différences qu'il établit entre les bons catholiques et les mauvais. Les premiers sont facilement identifiables : « Les bons Catholiques sont ceux qui suyvent tant la foy entiere, que les bonnes mœurs ». Quant aux seconds, il y en a de différentes sortes, que l'on peut distinguer en comparant leur manière de croire avec leur manière de vivre.

Catholiques mauvais reputez sont ceux, qui ores qu'ilz croient les choses vraies, appartenantes à la vraie doctrine de la foy, toutesfois vivent mal et meschamment, contre ce qu'ilz croient qu'on doit vivre, et nonobstant ne se departent aucunement de l'union Catholique, auxquelz ainsi vivans, comme de coustume, si la mort survient, ilz seront estimez paille à la fin, à jamais, ou certes nombrez entre la paille, laquelle en la dernière ventilation sera separée du grain.³³

¶ Le fait de rester fidèle à l'Église catholique ne suffit pas à faire le bon catholique; encore faut-il que la vie que l'on mène soit conforme à ce que l'on croit. D'Espence ne manque pas de faire allusion à la doctrine de la justification par la foi, indépendamment des œuvres, doctrine qui semble, entre les lignes, accompagner ses réflexions. Ainsi, sont mauvais catholiques ceux qui pensent que «Dieu doit pardonner à tous, mesmes perseverans en grande iniquité jusques en fin de vie, seulement pour ce qu'ilz ont tenu l'unité de l'Eglise, non en dilection sincere pour bien vivre, mais plustost pour crainte des peines, ou autrement». Une autre sorte de mauvais catholiques est représentée par ceux qui, «suyvans leur concupiscence, tournent le dos à Dieu, ne se retournent ou convertissent à luy en commençant à bien vivre, ores que constituez ou demeurans en unité, souvent s'efforcent de regarder à luy le col retourné, ou plustost en facent le semblant». ³⁴ Pour être «bon», le catholique doit suivre l'enseignement de saint Augustin, ³⁵ qui exhorte à persévérer dans la foi en Jésus-Christ, qui est le fondement.

¶ Après avoir développé ce sujet, d'Espence peut expliciter le problème de la relation entre la foi et les œuvres, l'un des points les plus controversés avec les protestants. À l'Apôtre, saint Paul (Ga 5; Rm 13), enseignant que persévérer en Jésus-Christ, c'est persévérer en la foi qui «opere par charité», car «la foy donc droite est celle par laquelle Jesus Christ est le fondement», répond «aussi brièvement l'autre Apostre, saint Jacques [Jc 2]:

Si quelqu'un se dict avoir la foy, et n'en ait point les œuvres, la foy le pourra-elle sauver? Et qui est donc, dient-ils, celui duquel saint Paul dict, que tenant ce fondement de foy, nonobstant les œuvres de paille, etc. sera sauvé? Cerchons qui est-ce, mais il est tres certain [...] avec leurs sentences. Si l'un dict qu'ores que quelqu'un ait de mauvaises œuvres, la foy le sauvera, la foy le sauvera-elle? ³⁶

¶ La réponse de d'Espence se veut la plus simple, et surtout la plus neutre, exempte de polémique.

d'entre les hérétiques qui ont été baptisés, et qui sont devenus mauvais par la suite en vivant dans le désordre, et ceux qui, régénérés par la foi catholique, ont passé ensuite à l'hérésie et au schisme, et enfin ceux qui, sans renier la foi catholique, ont persisté dans le désordre, si tous ceux-là pourrout échapper au supplice éternel par l'effet des sacrements»; ²⁶: «Ce qu'il faut entendre par ces paroles: être sauvé comme par le feu et avoir Jésus-Christ pour fondement».

36. D'Espence, *Apologie*, p. 711-712 (cf. 1 Cor 3, 10-15).

qu'on voit entre les membres d'un corps humain. Ils sont donc tous un, vivans d'une mesme foy, esperance et charité par l'esprit de Dieu: estans appelez non seulement en un mesme heritage, mais aussi à, participer à la gloire de Dieu et de Jesus Christ.»; CO 4.564-565. – L'on remarquera que les divers sujets de ce passage, c'est-à-dire l'élection, la paille, l'unité de l'Église et le qualificatif de catholique et d'autres, sont ici réunis, si bien que l'on peut penser que d'Espence avait cette page de l'Institution sous les yeux, ou, chose tout aussi probable, qu'il la connaissait par cœur. À ce propos, il y aurait lieu de développer – non pas ici – le thème de la convergence des thèses de d'Espence et de Calvin quant à l'exigence de la concorde «catholique» du *Corpus Christianum*; leur divergence gît évidemment dans le terme même de «catholique».

34. D'Espence, *Apologie*, p. 710.

35. Augustin, *La cité de Dieu*, 21, ch. 21, 25 et 26, dont voici les titres: 21: «De ceux qui croient au salut des catholiques qui auront persévéré dans leur foi, bien qu'ils aient très mal vécu et mérité par là le feu de l'enfer»; 25: Si ceux

37. Ibid.

38. D'Espence, *Apologie*, p. 713; cf. Calvin, *Institution*, III, 4, dont voici le titre: «Combien est loin de la pureté de l'Évangile, tout ce que les theologiens Sorbonistes babillent de la penitence».

39. D'Espence, *Apologie*, p. 713.

40. Ibid., p. 714.

41. D'Espence signale en marge la source, Augustin, *Traité sur Saint-Jean*, 83, 3,

Nous trouverons donc qui sera sauvé par foy, si premièrement trouvé nous avons, que c'est avoir pour ou en fondement Jesus Christ. Et afin que nous le trouvions en la mesme similitude, rien n'est en edifice preposé au fondement. Quiconque donc ha tellement Jesus Christ en son cœur, qu'il luy propose les choses terriennes et temporelles, qui ne sont ny licites ny permises, il n'ha Jesus Christ fondement, ores qu'il semble avoir la foy d'iceluy. ³⁷

¶ Tout est là, même pour ceux qui ont ou croient avoir la foi, dans le fait d'avoir «preposé» ou «postposé» le fondement à cet édifice qu'est leur comportement dans la vie courante. D'où il est facile de déduire le corollaire que d'Espence présente comme un précepte: «Tiens donc tresferme et n'en doute aucunement, que non tous ceux qui sont baptisez dedans l'église Catholique recevront la vie éternelle, mais ceux qui après le baptême receu vivent bien, c'est à dire qui gardez se sont des vices et concupiscences de la chair (ou en auront fait penitence, etc.)». ³⁸ Ainsi, le baptême ne constitue pas en lui-même une assurance. Le catholique se doit de l'honorer par une vie bonne et vertueuse, et s'il se comporte en «criminel», il ne sera guère mieux considéré que «les infidèles, païens, Juifs, schismatique, heretiques, et n'obtiendra pas le Royaume des cieux».

Voilà qui sont les Catholiques simplement, et qui sont les bons Catholiques, selon la doctrine de ce bon père et Catholique docteur saint Augustin, ou mieux selon la foy et religion Catholique. ³⁹

¶ Il va de soi que d'Espence dénie le qualificatif de catholique à la doctrine, à la foi et à la religion de ceux qui «aujourd'hui dogmatisent au contraire». Voici un autre point controversé, que d'Espence évoque brièvement en se référant à Augustin et à «tous les saints peres Catholiques, docteurs Grecs et Latins, après S. Paul, saint Jacques, ouy bien après toute sainte esriture vieille et nouvelle». Sa thèse est que la foi, l'espérance, la charité sont

distingues, comme de vocables, aussi de difference raisonnable, et que la foy sans charité peult estre, mais profiter ne peult, et ainsi ny justifier, ny sauver; qu'autre vertu ne fait la foy fructueuse ou utile, que charité, et que quand on demande de quelcun s'il est bon ou juste, pas on ne demande qu'il croit ou espere, mais qu'ayme il? Car qui bien ayne (recte) sans doute bien il croit et espere, et qui n'ayme, en vain croit et espere. ⁴⁰

¶ L'exemple du diable est éloquent: il croit en Jésus-Christ, mais il ne l'aime pas; il a la foi, mais il manque de charité. ⁴¹ «Grande soit la foy, rien ne profite si elle n'ha charité».

Malgré la portée, nous dirions, « œcuménique » de cette affirmation augustinienne, que protestants et catholiques pourraient partager, d'Espence se doit de constater que le schisme prive de la charité le croyant le plus fidèle qui soit. « La santé de charité est tuée par mortelle playe de schisme, par la peremption [destruction] de laquelle charité seule, mesme les susdictes choses [la foi, le baptême] entières tirées sont à la mort ». Avec cette déclaration poignante, où le schisme entraîne la mort de la charité, d'Espence conclut son argumentation, en reliant avec amertume les disputes religieuses aux guerres civiles.

¶ Nous revenons ainsi à l'aspect social, où les bienfaits de la concorde religieuse se voient contrebalancés par les maux des conflits civils.

Que si doctrine contraire ha lieu, en verité ceux qui la maintiennent ou suyvent, ouy bien les plus grands, plus habiles et principaux d'eux, comme ou autheurs, ou incenteurs [instigateurs], ou consenteurs de tant de troubles, guerres civiles, et consequemment de degats et ruynes de ce jadis treschrestien Royaume, perdition de biens, de corps, et d'ames [...] sont, dis-je, en grand danger d'être infidèles.⁴²

¶ Ces considérations pratiques prenant la relève du discours doctrinal, on peut se demander si les discordes pouvaient en l'occurrence être également la source de quelques avantages.

QUAND LA DISCORDE SERT LA CONCORDE.

¶ Se gardant bien d'attiser la discorde entre ses adversaires, d'Espence se demande « s'il y ha quelque bien entre tant de maux », et si « les Catholiques peuvent faire leur prouffit de tant de schismes, partis d'un seul schisme, ou d'un departement fait d'avec eux, departy depuis entre les departis-seurs en tant de departements ».⁴³ L'idée est empruntée à un certain nombre d'écrivains anciens, tels les saints Hilaire et Jérôme, qui parlent des égarés « quand d'une heresie ilz [ceux-ci] en font deux, et derechef ces deux se divisent en parties, pour tirer ou mener après soy chacun ses sectaires ou troupeaux ». Prenons le cas, dit d'Espence, des confessions « Augustane et de Suisses » qui s'accordent, paraît-il, sur l'ar-

Calvin rapportée ci-dessus à la note 24.

42. D'Espence, *Apologie*, p. 715.

43. *Ibid.*, p. 726.

que nous rappelons pour la commodité du lecteur : « Il y a trois choses que l'Apôtre nous recommande par ces mots : « Or, la foi, l'espérance et la charité demeurent; elles sont trois; mais la charité est la plus grande des trois (1 Co 13, 13) ». Quoique les deux autres vertus qui nous sont prescrites soient contenues dans la charité, cependant l'Apôtre dit, non pas que la charité soit la seule vertu, mais qu'elle est plus grande que les autres. Et en effet les commandements si nombreux qui sont relatifs à la foi et à l'espérance, qui est ce qui pourrait les réunir en un seul code et les énumérer? Mais remarquons ce que dit le même Apôtre : « La plénitude de la loi, c'est, la charité (Rm 13, 10) ». Où est la charité, quelle chose peut manquer? Mais où la charité manque, quelle chose peut être utile? Le démon croit (Jc 2, 19) et n'aime pas et personne ne peut aimer sans croire. Celui qui n'aime pas, peut, inutilement sans doute, espérer son pardon; mais si l'on aime, on ne peut désespérer; là où se trouve l'amour, là sont donc aussi et nécessairement la foi et l'espérance, et là où se trouve l'amour du prochain, là est aussi nécessairement l'amour de Dieu. Celui, en effet, qui n'aime pas Dieu, pourra-t-il aimer le prochain comme lui-même, puisqu'il ne s'aime pas lui-même? » – Ce passage est à comparer avec la citation de

255

256

44. « Nostre », c'est-à-dire des luthériens : d'Espence reprend ici une pensée de Johannes Brenz écrivant contre Bullinger son *De majestate* en 1563.

45. D'Espence, *Apologie*, p. 730-731. À présent, en 1567, d'Espence semble entrevoir une lueur d'espoir pour une réconciliation avec les luthériens; rappelons-nous qu'en 1561, à l'occasion du colloque de Poissy, il avait évité de prendre la Confession d'Augsbourg comme base de discussion doctrinale avec les réformés; cf. M. Turchetti, « Une question mal posée : la Confession d'Augsbourg, le cardinal de Lorraine, et les Moyenneurs au Colloque de Poissy en 1561 » 1993, p. 53-101. À bien considérer séparément les deux stratégies de réconciliation, il n'y a pas de contradiction entre elles.

ticle de la Cène. Bien que leurs adeptes semblent sur ce point s'entendre pour « oppugner [attaquer] un ennemy commun », à savoir l'Église Romaine, ils sont en réalité « quasi aussi peu prestz de s'accorder et unir ensemble, que de se reunir et reaccorder avec nous ». La raison en est qu'au sein de leurs confessions respectives – ainsi pensent les luthériens – il y a une véritable « dissension sacramentaire, car les Zvingliens ou sacramentaires dient que les Papistes (j'use de leur terme) sont plus tolerables que les Protestans Allemans ou consubstantiateurs, en ce que nous pressons les uns et les autres de la formalité des paroles de Jesus Christ, à laquelle simplement nous adherons ». Selon les luthériens, « les Cingliens se dient et afferment tant abhorrer nostre sentence [luthérienne] de la presence du corps de Christ en la Cene, que s'il falloit eslire l'un ou l'autre, mieux aimeroient suivre la sentence des Papistes, que la nostre ».⁴⁴ [...] Et au contraire, il est tout vieil et commun entre les Protestans, que pires sont les Sacramentaires que les Papistes, plus les detestent, plus les ayant en horreur. »

¶ Or, d'une telle dissidence pourrait naître une conciliation au moins entre une partie des protestants et les catholiques, « car les Catholiques et Protestans, ou les Romains et les Germains se pourroient ainsi conseiller et concilier en ce point : puis que nous accordons et convenons de la vraie presence du corps et du sang de Christ en la Cene, accordons aussi de la manière, ou en laissons la puissance à Dieu toutpuissant, contre ces Sacramentaires, qui les absentent et esloignent autant que le ciel et la terre ».⁴⁵

¶ Par analogie et en élargissant à d'autres groupes religieux la possibilité d'une concorde comme résultat d'une discorde, d'Espence considère le cas des Juifs et des Mahométans. Les uns et les autres tiennent un certain discours lorsqu'ils expriment leur opinion en commun, et un tout autre lorsqu'ils sont pris à part. Dans le premier cas, ils sont ennemis déclarés des chrétiens : « les Juifs hayent à mort les Chrestiens, les Turcz les guerroyent et persecutent ». Dans le deuxième cas, ils semblent reconnaître, dans une certaine mesure, le bien-fondé de la religion chrétienne. D'Espence s'en explique d'une manière insolite et pour nous, peut-être, curieuse :

Tire un Juif à part, et luy demande qu'il luy semble du Chrestien et du Mahumetan, il te dira que l'Alcoran est plein de fables, songes et resveries, leur loy plus brutale que raisonnable et humaine, et que ce n'est que force, tyrannie, violence d'armes. Parle à part de mesme au Mahumetiste, il te respondra aussi de mesme, et te dira que les Juifs sont gens superstitieux, et en vain attendent celui, le temps de la venue duquel est pieça passé, et qu'à bon droict ilz

portent en cette si diuturne servitude la peine de leurs ancêtres, qui à tort feirent mourir en croix un saint homme et prophete de leur pays, qui par toute les contrées et en Hierusalem avoit passé preschant, leur bienfaisant, guerrissant leurs malades de toutes maladies, etc.⁴⁶

46. Ibid., p. 730.

¶ Voilà que, en privé, tant le mahométan que le juif sont disposés à reconnaître au christianisme quelques éléments bienfaisants. Comment cela? D'Espence l'explique par leur déconsidération réciproque, qui les pousserait à considérer positivement la religion concurrente. Comme le dit d'Espence: «Ainsi le Juif et le Mahumetiste, du mespis qu'ilz ont l'un de l'autre, justifient à part la religion de leur commun ennemi, duquel ilz confessent la Loy ou Evangile ne parler quasi que d'aimer Dieu et son prochain».

¶ Bien sûr, il n'est pas question de concorde religieuse avec les juifs ni avec les mahométans. Cependant, d'Espence essaie d'appliquer le même principe aux Zwingliens et aux Luthériens, qui par un «mépris» réciproque analogue pourraient songer à un rapprochement avec les catholiques, en vue d'une concorde chrétienne susceptible de s'étendre à d'autres confessions.

¶ Au cours de ses réflexions sur la concorde, d'Espence ne manque jamais une occasion de déplorer les dégâts de la discorde qui, jaillissant au début sur des questions religieuses, infecte les relations sociales et finit par envenimer la vie familiale, en semant la zizanie entre père et fils, entre frères. Il n'est pas rare que la discorde religieuse dégénère en guerre civile, affaiblissant tant le pays qu'il devient la proie des ennemis externes. Suivons d'Espence dans cette vision parfois apocalyptique, dont il avait sous les yeux les effets matériels sous forme de massacres, pillages, incendies, ruines. Dans certains cas, c'est toute une civilisation qui en fait les frais.

QUAND LA DISCORDE RELIGIEUSE MENACE UNE CIVILISATION.

¶ Les prophètes, tels Ézéchiel et Ésaïe, les pères de l'Église comme Jérôme, les épîtres évangéliques, comme la Lettre aux Galates, ont prédit ce qui peut naître d'un schisme dans l'Église.

L'homme ne pardonnera à son frere, l'un n'espargnera l'autre, ilz s'entremangeront, Manasses contre Ephraïm, Ephraïm contre Manasses, iceux ensemble contre Juda, que de pareil effort combatans contre les Catholiques, ne laisseront de s'entrebaire. Et de rechef, "Les peres mangeront leurs enfans au meillieu de toy, et les enfans mange-

258

257

ront leur peres, ce qui se peult raporter et verifier, quant les maistres sont concitez [excités] par sedition mutuelle. S'entremordent, s'accusent l'un l'autre, se consument". Ce que nous voyons accomply non seulement en Luther, en Zvingle et Calvin après leur mort, quant leurs disciples ne les suivent pas en tout et par tout, mais vivant encore Melanchthon ses disciples ingrats et seditieux, Illyricus, Gallus, et leurs adherans luy ont mené un orde [odieuse] vie en la matiere Adiaphoristique, et les Melanchthoniens aux Illyricans.⁴⁷

47. Ibid., p. 729.

¶ Considérant comme illusoire que «leur discord aide quelque peu nostre accord», d'Espence s'en prend également aux catholiques, qui se refusent à l'idée de corriger leurs abus et de se réformer. C'est, selon lui, une des causes qui non seulement entravent la conversion des infidèles et l'accroissement des Églises, mais encore mettent en danger le christianisme. «Noz abus ou empirans ou demeurans sans espoir et moyen de reformation, non seulement empeschent la multiplication de l'Eglise et peuple Chrestien par la conversion des ennemis communs Mahumetistes et Juifs, mais aussi menacent le reste de Chrestienté d'une extreme ruine».⁴⁸ L'auteur esquisse un tableau historique pour montrer que, depuis ses origines, le «Christianisme» a été en proie aux «differens et discordz», aux «erreurs et heresies», aux «schismes et sectes», dont grâce à Dieu les «bons» ont pu avoir raison, car «d'une mesme chose le mauvais fait mal son prouffit, s'offense et scandalise; le bon au contraire fait son prouffit de tout, et s'edifie, selon qu'il est escrit, "Que toutes choses, mesmes mauvaises, et pechez, cooperent et aident en bien à ceux qui aiment Dieu" (Rm 8)».⁴⁹

48. Ibid., p. 732.

49. Ibid.

50. Ibid., p. 735. – Le lecteur qui vers l'année 2009 tomberait sur cette page, pourrait être saisi de stupeur, s'il lui arrivait de réfléchir à la diffusion de l'Islam dans le monde occidental de son époque, encore en majorité chrétienne (mais pour combien de temps?). S'interrogerait-il sur les causes et les possibles conséquences de cette progression, la suggestion de d'Espence pourrait lui être utile, à condition de la situer à la distance d'un demi-millénaire.

¶ Il n'en demeure pas moins que d'Espence pressent qu'à son époque une extension de la domination de l'Islam constitue un danger pour la *Respublica Christiana*, si les discordes continuent à en ébranler la solidité. Preuve en soit l'avertissement que «Jean Crispe Duc de l'Isle de Naxe en la mer Aegée» lança par écrit au

Paul Pape III., à Charles V Empereur et à son frère Ferdinand, Roy des Romains, au Roy François I et autres Roys et Princes Chrestiens, leur remontrant pourquoy et comment il avoit esté contrainct de se rendre tributaire à l'Empereur de Constantinople, les advertir que s'ilz ne mettent fin à leurs discordz, troubles et guerres civiles, ils sont en danger d'estre surprins l'un après l'autre, et en fin tous ensemble prins en brcf et perdus, et advienne que selon les propheties renversées par nostre faulte et coulpe, soit en tout le monde un Royaume, un bercail, non Chrestien, mais Mahumetain, et un Roy et pasteur de tous, non Jesus Christ, mais Mahumet, et ainsi Antechrist⁵⁰.

¶ D'Espence fait ici allusion à la mésaventure arrivée en 1537 à Jean IV Crispo, vingt et unième et dernier duc de Naxos (« dont dix ans après j'en veis l'Archevêque au Concile de Bonogne l'an 1547 »), qui dut se soumettre à Soliman II après que l'amiral de sa flotte, Khayr ad-Din (Barbarossa), se fut emparé de l'île cette année-là. Dans la lettre dont il est question,⁵¹ « ce pauvre Grec allegue pour preuve de la possibilité de l'événement de son avertissement le dire de Crispe Saluste (qu'il faict auteur de sa race, non seulement de son surnom) en la guerre de Jugurtha, *Concordia parvas res crescere, discordia maxima dilabi* ». ⁵² À partir de cette phrase célèbre et très citée, d'Espence, continuant sur sa lancée, rappelle d'autres proverbes et dictons du même genre qui exaltent la concorde comme valeur fondamentale de toute société.

VERS LA CONCORDE

¶ D'Espence ne s'arrête pas aux citations de la même sentence chez saint Jérôme (In Mattheum, 12) ou chez « plusieurs des nostres », reprenant celle de Menenius Agrippa, qui « conclud ainsi la remonstrance par l'apologue du corps et des membres : *Sic Senatus et populus quasi unum corpus, discordia pereunt, concordia valent* ». ⁵³ *Concordia victoriam, discordia excidium praebeuit, ou exitio fuit*, répondit « Tyresius Prince Celtique » à « Scipion le Mineur ayant prins à si grande difficulté Numance en Espagne », pour justifier « pourquoy et comment cette ville devint invincible contre tant d'ostz et consulz Romains, avoit esté par luy [Scipion] destruite » xxx. ⁵⁴ De même, interrogé par le Sénat de Rome sur les causes de la défaite de Carthage – « si ç'avoit esté ou la puissance des Romains ou l'impuissance des Carthaginiens » –, le poète Terence répondit : « ny l'un ny l'autre, mais comme la concorde gardoit l'estat de la Cité, aussi discorde en avoit causé la ruine ». ⁵⁵ La « sentence Salustienne » fut appréciée également par « M. Agrippa [Vipsanius Agrippa], cet heureux amy et loyal conseiller d'Auguste Caesar ». D'exemple en exemple, d'Espence s'aperçoit qu'il est en train de s'égayer : « du discord des Eglises, des Theologiens et des lettres, je suis tombé au discord des polices, des Princes, des artz aux armes. Aussi vient on ordinairement de l'un à l'autre, du trouble de la Religion au trouble de l'estat ».

¶ Il n'en reconnaît pas moins que le danger que court la chrétienté divisée en la religion se reflète de la manière la plus grave sur les populations, sur les États eux-mêmes :

Or sont les polices qui nous restent en d'autant plus grand danger et hazard de leurs estatz, que les Eglises sont en plus grand different de leur religion, et l'ennemi commun ha trop d'espies au beau meillieu de la

51. Cf. Jean-Alexandre C. Buchon, *Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français jusqu'à la conquête des Turcs*, II, p. 464 : « Joannes Crispus, AEGei maris et Naxi dux, Bizantini imperatoris tributarius ». D'Espence cite en marge l'*Opus historiarum*, Basileae, anno 1541, que je n'ai pas vue.

52. D'Espence, *Apologia*, p. 735. Salluste, *Bellum Jugurthinum*, 10, 6; cf. Sénèque, *Epistolae*, 94, 96.

53. Ibid., p. 735. Le fameux apologue dans Aurelius Victor, *De viris illustribus*, 17.

54. Ibid. Cf. Orosius, *Historiae adversus Paganos*, 5.8 : « Thyresus respondit : concordia invicta, discordia exitio fuit ».

55. Cf. Engelbert d'Admont, *De ortu et fine Romani imperii liber*, Bâle, Oporinus, 1553, p. 14.

260

56. D'Espence, *Apologie*, p. 739. Nous ignorons les relations que d'Espence, « ayant été sollicité », a pu entretenir ou refuser, comme il le laisse entendre.

Chrestienté, pour n'en estre bien adverti, afin que je le taise [après] en avoir esté sollicité d'aucuns Chrestiens mesmes. Telle rage ont les uns de se venger des autres, de se maintenir les uns en leurs estatz, les autres en leurs sectes, et de les estendre et multiplier.⁵⁶

¶ Face aux périls d'un bouleversement politique comme conséquence des troubles religieux, auquel s'expose la chrétienté, d'Espence s'efforce de trouver et de suggérer un moyen de conjurer ce danger, en admettant que la réconciliation religieuse puisse restaurer la concorde.

¶ Une péroration conclut son *Apologie* qui, du début à la fin, est un hymne à la concorde religieuse. Trois autorités sont invoquées, qui énoncent les trois principes fondateurs d'une réconciliation doctrinale, qui ne peut commencer que par la recherche de la vérité dans les textes fondateurs, dans les sources. Clément d'Alexandrie – première autorité – « propose une règle à laquelle cette vérité doit estre cherchée, examinée, trouvée » : elle « ne nous renvoye pas à la lettre morte ou escorce de l'écriture, mais au sens naïf, perpetuel, par tout à soy semblable et convenable ».

Ce canon Clementin est d'autant plus à considerer et garder, qu'aujourd'huy après avoir commencé aux commandements de droit humain ou positif, on est venu aux divins sacremens, et maintenant on vient aux principaux articles de la foy, à sçavoir de la souveraine Trinité, et consequemment de l'incarnation, esquelz nous croyons et les confessons, nous sentons et parlons et tenons plusieurs pointz plus par l'esprit de l'écriture qui vivifie, que par la lettre qui occit.⁵⁷

¶ Dans un esprit de conciliation, le plus pacifique qui soit, d'Espence semble vouloir construire son argument à partir des bases mêmes de la méthode et de la doctrine, sur lesquelles tous peuvent s'accorder, comme s'il voulait proposer les articles fondamentaux de la foi. À ce « canon Clémentin », qui devrait « decider les differens de la Religion plus par le sens perpetuel de l'écriture, que par le texte exprès », il faut ajouter ce que dit saint Cyprien – deuxième autorité – qui, pour être plus éloquent quant « au chef et origine de la tradition divine », rappelle comment « tout ce que souz l'obscurité nuée des tenebres obscur estoit et caché, ouvert est par la lumière de vérité ». Et voici la « similitude » qui est chère à tous ceux qui aiment chercher cette vérité :

Si un canal d'eau qui devant couloit abondamment et largement, defailloyt subitement, n'yroit on pas à la fontaine, pour illec congnoistre la raison de ceste deffailance, à sçavoir, si les veines ou ruisseaux croissans, le chef est

tari, ou si l'eau courante de la fontaine entiere et pleine est demeurée ou arrestée au meillieu du chemin? Que si par le vice du canal interrompu, ou qui boit, est advenu que l'eau ne continue de tousjours couler, ce canal estant refaict et affermi, l'eau cueillie est rendue à l'usage et breuvage de la cité, de mesme abondance et entiere qu'elle sourd ou part de la fontaine. Ce qu'il fault aussi que les prestres de Dieu facent gardans les preceptes divins. Que si en quelque chose la verité bransle, hoche, panche, ou vacille, nous retournions à la source divine (Dominicam) du Seigneur.

¶ Ce principe, largement partagé par les chrétiens, est suivi des préceptes de saint Augustin – troisième autorité évoquée –, qui semblent introduire un parfum de polémique dans le discours de d'Espence, malgré les intentions affirmées et les précautions prises par ce dernier. « L'autre remede que baille S. Augustin » est qu'il faut « revenir et retourner à l'Eglise, et y chercher, non hors, ny alieus, tous ensemble d'un commun accord la verité ». Et d'Espence d'adapter à la situation présente ce principe de conciliation moins à propos de l'article X de la Confession d'Augsbourg, qui a enflammé les controverses de presque quatre décennies, qu'à propos du baptême. « Car que proufite à l'homme ou la foy saine (en aucuns articles) ou paravanture le sacrement de la foy sain et seul (le baptesme, lequel nous les xxx confessons avoir), si par mortelle playe de schisme tuée ou perdue est la santé de charité, par la perte de laquelle seule toutes les autres choses mesmes entieres sont tirées à la mort? Ce de peur qu'il n'advienne, la misericorde de Dieu ne cesse par l'unité de sa sainte Eglise, afin qu'ils viennent, et gueris soient par le medicament de reconciliation, par le lien de la paix ». ⁵⁸ C'est pourquoi il faut insister sur les éléments doctrinaux qui unissent les chrétiens, tout en restant prudent et ouvert sur les articles qui les séparent. Pour la même raison, on ne saurait approuver la suggestion de « ce belliqueux pacificateur, qui les [protestants] conseille de s'accorder entr'eux, pour estans bandez contre nous [catholiques], mieux nous faire la guerre ».

Si nous avons entrailles pastorales, nous nous devons estreindre ou enserrer par les hayes et espines. Cerchons l'ouaille aux membres deschirez, et avec liesse la reportons au pasteur et prince de tous.

¶ Un ton de modestie et d'humilité imprègne ces dernières phrases, où l'auteur recommande l'exemple d'Albutius, « duquel il est escript que de toute controversie à luy proposées, il desiroit de dire non tout ce qui en devoit, mais tout ce qui en pouroit estre dict ». Quant à lui-même, ajoute-t-il : « Je ne sçay si je contente autrui, bien sçay je que je ne suis

261

262

59. Ibid., p. 750 (cf. Virgile, *Énéide*, 6).

60. Ibid., p. 751; l'allusion aux « supérieurs de se reformer et les siens » comme au haut clergé catholique se devine par des expressions analogues, du genre de celle rencontrée ci-dessus à la citation de la note 14.

61. 751. « De Paris, en l'hostel de Rheims l'an 1568. Le vingthuitiesme jour d'Aoust »; à cette date, une courte trêve de quelques mois sépare la deuxième guerre de religion de la troisième.

58. Ibid., p. 747.

jamais content de moy. Je pense bien que noz solutions ne sont non plus sans replique, que leurs argumens sans solutions. Je ne me soucie tant de replique, duplique ou tripliche, que de sçavoir dorcsnavant qui en ha à moy, ou à qui j'en ay, et que point de moy on ne die, Irruit, et frustra calamo diverberat umbras ».⁵⁹

¶ Sur le même ton, d'Espence conclut sa péroration en touchant au sujet peut-être le plus délicat aux yeux des catholiques, puisqu'il suggère à ceux-ci, notamment à leurs responsables, d'apporter à leur Eglise les réformes nécessaires à sa survie, seule condition pour prédisposer les Protestants à revenir à l'unité. Quoique cette suggestion soit bien dissimulée dans sa dernière page, il me semble important de la signaler

Le plus seur estre se renger, tenir, demourer au corps, dont ils sont partis, en gémissant chascun ses faultes, et se gardant des souilleures et abus de ce monde, qui est une partie de la vraye et pure religion envers Dieu, et remonstrant selon son estat et vocation aux superieurs de se reformer et les siens, s'ils ne veulent sous ombre de tout garder, perdre le reste, et ainsi tout.⁶⁰

¶ Les dernières lignes représentent un véritable manifeste de la concorde confessionnelle, par lequel d'Espence met fin à son travail, mais non à ses espoirs.

Sur tout en priant Dieu, qu'il luy plaise par sa sainte grace et misericorde après tant de maux et scandales nous bien tous reünir, nous donner et faire sentir et dire, croire et confesser une mesme chose, cheminer selon une mesme regle, afin que d'un cœur ou courage et d'une bouche en toutes choses nous honorions et glorifions Dieu et Père par Jesus Christ son fils nostre Seigneur, auquel en unité de saint Esprit soit gloire et empire à tousjoursmais, Amen.⁶¹

¶ D'Espence scellait ainsi son projet de concorde dans un moment de guerre ouverte, mais avec l'espoir que, grâce au message des moyenneurs, le royaume allait pouvoir réellement recouvrer la paix.

TABLE CHRONOLOGIQUE POUR LES OUVRAGES ANCIENS

Engelbert d'Admont, *De ortu et fine Romani imperii liber*, Bâle, Oporinus, 1553.

Optat de Milève, *De schismate Donatistarum libri sex adversus Parmenianum*, Paris, Claude Fremy, 1563.

Pierre Viret, *L'Interim fait par dialogues*, Lyon, Claude Senneton, 1565.

Jean Calvin, *Recueil des opuscules de J. Calvin*, Genève, B. Pinereul, 1566.

François Bauduin, *Carthaginensis collationis sive disputationis de ecclesia, olim habitae inter Catholicos et Donatistas. Ex rerum ecclesiasticarum commentariis Francisci Balduini*, Paris, Claude Fremy, 1566.

Claude d'Espence, *Apologie contenant ample discours, exposition, response & deffence de deux Conferences avec les Ministres extraordinaires de la Religion pretendue reformee en ce Royaume. Par M. Claude d'Espence, Theologien en l'Université de Paris*, Paris, Nicolas Chesneau, 1568.

Optat de Milève, *Delibatio Africanae historiae ecclesiasticae sive Optati Milevitani libri VII... Victoris Uticensis libri III de persecutione Vandolica in Africa, cum annotationibus ex Fr. Balduini Commentariis, rerum Ecclesiasticarum*, Paris, Claude Fremy, 1569.

Guillaume Lindan, *De M. Lutheri et aliorum sectariorum doctrinae varietate et discordia opuscula : quorum catalogum et auctorum nomina vide lector pagella sequenti. Item D. Wilhelmi Lindani Ruraemundensis episcopi grassantium passim haereseôn tabulae*, Coloniae, A. Birckmann, 1579.

Gabriel Du Préau, *Elenchus haereticorum omnium, qui ab orbe condito, ad nostra usque tempora, veterumque et recentium Auctorum monumentis prodii sunt, vitas, sectas et dogmata*, Coloniae, A. Quentel, 1605.